Que reste-t-il des contes et récits traditionnels du Jura ?

Autor(en): **Grand, Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **90 (1987)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684824

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Que reste-t-il des contes et récits traditionnels du Jura ?

par Philippe Grand

La recherche, ses buts

Passionné par la culture populaire – cette forme de la pensée, de la sensibilité et de la création humaine qui disparaît sous nos yeux ou, pire encore, hors de notre regard – j'ai accumulé depuis une quinzaine d'années film sur film pour enregistrer et sauvegarder quelques images de ce monde en grande partie condamné à s'éteindre.

Ainsi j'ai réalisé pour la Télévision suisse romande plusieurs émissions sur les coutumes d'un village valaisan, les instruments de la musique populaire suisse, les jeux traditionnels des enfants, les théâtres de marionnettes du nord de la France et de Belgique, les instruments de travail des paysans des Alpes, des vieux métiers en voie de disparition, les combats de reines en Valais.

Les contes et les légendes figurent parmi les éléments fondamentaux de la culture populaire d'autrefois. En les écoutant avec attention, nous pouvons nous faire une idée des pensées, des sentiments, des croyances, des rêves, des peurs qui habitaient le cœur et l'esprit de nos ancêtres. C'est une voie royale d'accès à des mentalités et des représentations du monde à la fois éloignées et proches des nôtres.

A ma connaissance, rien n'avait été fait en Suisse romande – à la différence d'autres pays – pour enregistrer ces récits par le son et l'image. Or le temps presse. Les contes ont déjà complètement disparu sous leur forme traditionnelle dans la plupart des régions de notre pays. Aussi en 1980, proposai-je à la Télévision suisse romande de m'accorder les moyens nécessaires pour la recherche et la sauvegarde des récits populaires encore existants dans les différents cantons romands. Grâce aux pouvoirs de l'image et du son, seraient conservés ainsi non seulement le récit lui-même, mais encore et surtout le visage et la voix du narrateur, ses expressions, ses émotions, son sentiment par rapport à l'histoire qu'il raconte.

La Télévision donna son accord au projet. Les recherches commencèrent en 1982 dans la partie francophone du canton du Valais et se poursuivirent en 1984 dans le canton de Fribourg. Elles permirent de recueillir les toutes dernières bribes d'un passé effectivement à la limite d'un effacement total. Je constatai que les veillées traditionnelles n'avaient plus lieu. Les conteurs avaient disparu. Revenants, sorcières, fées, diables, lutins, animaux fantastiques étaient en train de déserter la mémoire de ceux qui en avaient entendu parler dans leur enfance. Les recherches menées en Valais et à Fribourg donnèrent lieu à deux séries d'émissions de «contes et légendes» et à deux livres publiés par la collection Mémoire vivante, à Sierre, livrant l'intégralité des histoires recueillies.

Le champ de la recherche

Il importe de préciser que les histoires que je recherchais ne se limitaient pas aux contes et aux légendes, dans leur définition habituelle. Je m'intéressais aussi à d'autres sortes de récits, pour autant qu'ils soient d'une nature authentiquement orale, transmis de bouche à oreille. Instruit par mes expériences valaisannes et fribourgeoises, je savais que les récits qui circulaient autrefois ne se limitaient pas au conte de fées pour enfants et à la légende édifiante des saints pour âmes croyantes ou cultivées. Ils couvraient un très vaste champ, depuis les histoires transmises d'un parent à un autre, d'une génération à une autre, dans l'intimité des familles, jusqu'aux histoires qui faisaient le tour d'un voisinage, d'un bistrot, d'un village et même d'un canton. L'objet prioritaire de ma recherche était cette masse de récits sans titres, sans auteurs souvent, sans gloire toujours, dont l'ensemble dessine le paysage imaginaire d'un canton, donne les traits de son identité, forme et explique une mentalité.

Le nombre de ces récits étant pratiquement infini, je m'imposais deux limitations:

– la première, formelle, était que ces récits aient bien les caractéristiques d'une histoire, avec une situation de départ, un déroulement, un dénouement;

– la seconde, au niveau du contenu, voulait que ces histoires nous fassent entrer dans un autre monde ou un monde autre (surnaturel, magique, mystérieux ou simplement imaginaire).

Je savais qu'à moins d'un miracle je ne trouverais plus de conteurs traditionnels, animant une veillée avec des récits du fond populaire. Mon seul espoir était de trouver des personnes qui avaient vécu cette époque de tradition orale et étaient capables de s'en souvenir. Pour cette recherche, j'ai suivi la même démarche qu'en Valais et à Fribourg. Je voulais rendre possible une comparaison des résultats obtenus dans ces trois cantons.

J'ai adressé, en septembre 1985, une lettre aux quatre-vingt-deux communes du Jura pour leur demander de me communiquer les noms de personnes qui, dans leur village, auraient gardé en mémoire les récits traditionnels, ou, à défaut, les personnes capables de m'aider dans mes recherches. Deux mois plus tard, un rappel fut envoyé aux communes qui n'avaient pas répondu.

Finalement, j'obtins la réponse de quarante et une communes, dont vingt précisaient qu'elles n'avaient pas de gens à recommander. Par cette voie administrative, je disposais de soixante-neuf noms, résultat inférieur à ceux du Valais (74) et de Fribourg (122). La plupart étaient des personnalités connues dans le Jura pour leurs activités culturelles (écrivains, patoisants, journalistes).

Averti par mes expériences précédentes que le recours aux administrations communales était loin d'être toujours suffisant – la majorité des narrateurs trouvés en Valais et à Fribourg ne m'ayant pas été signalés par elles – je fis appel à d'autres intermédiaires : les associations de patoisants, les spécialistes du *Glossaire des patois romands*, Gilbert Lovis, le grand connaisseur des traditions populaires du Jura, Denis Moine, correspondant de la Télévision romande, des amis originaires du Jura. Tous se mirent à fouiller leur mémoire et à rechercher dans le cercle de leurs connaissances, les personnes qui, peut-être, pourraient... Plus tard, sur le terrain, j'ai essayé, à quelques reprises, une méthode que je n'avais pas utilisée en Valais, ni à Fribourg. J'ai choisi des villages (Montsevelier, Cœuve, Soubey, Pleigne, Les Breuleux) au petit bonheur la chance et, à partir des personnes dont on m'avait donné le nom, j'ai fait la tournée des gens que ceux-ci me recommandaient.

Toutes ces pistes me permirent d'avoir encore cent quarante-huit noms de personnes, peu ou pas connues en dehors du cercle de leurs amis. Malgré le nombre élevé de noms – au total deux cent dix-sept –, malgré la diversité des voies d'approches, malgré tous mes efforts, je suis persuadé de n'avoir trouvé qu'une partie – petite ou grande, impossible

de le dire – des bonnes adresses de connaisseurs d'histoires, et je comparerais volontiers cette recherche de trente jours à une partie de pêche où la patience, l'expérience, le flair, le hasard et la chance ont permis de belles prises, assurément, sans pour autant vider la rivière.

Je suis entré en contact avec toutes ces personnes. Seules vingt-huit d'entre elles ont accepté de raconter une ou plusieurs histoires.

Il est capital de souligner ici qu'il n'y a, parmi ces personnes, pas une seule qui corresponde à l'image que l'on peut se faire de l'« authentique conteur traditionnel en activité » : aucune d'entre elles n'anime des veillées en racontant des histoires. Elles sont toutes, très précisément, des *auditeurs* de conteurs traditionnels. Elles étaient enfants ou jeunes gens quand elles ont entendu les histoires dont elles se souviennent.

Pourquoi ces personnes, envers et contre tout, ont-elles gardé en mémoire les récits de leur enfance, alors que la tendance majoritaire autour d'elles est à l'oubli ? La réponse se trouve certainement dans le fait que, tout simplement, ces histoires ont conservé une valeur à leurs yeux. Selon la forme de leur intérêt, on peut distinguer parmi les « conteurs » que j'ai rencontrés :

– Ceux qui, pour une raison ou une autre, ont eu l'idée de noter les récits populaires. L'écrit est une mémoire.

– Ceux qui aiment le passé jurassien dans ses différents aspects. Regroupés souvent dans des amicales de patoisants, ils cultivent l'attachement à l'autrefois, et cela a certainement protégé les vieilles légendes des jugements négatifs généralement portés contre elles, favorisant leur sauvegarde.

– Ceux qu'une histoire a particulièrement frappés : elle s'est gravée à tout jamais dans leur esprit. Ils sont capables de la restituer apparemment telle quelle.

– Ceux qui racontent une histoire fantastique qui leur est arrivée personnellement. On peut voir dans leur récit une des premières formes des légendes.

– Ceux qui ont gardé les croyances religieuses traditionnelles et pour qui ces récits sont le signe et la preuve du surnaturel.

Les personnes que j'ai contactées, d'abord par téléphone, ensuite en les rencontrant, et qui n'ont pas voulu ou pas pu donner suite à une demande de renseignement ont généralement avancé les arguments suivants :

– on ne racontait pas des choses comme ça chez moi ;

– oui, j'en ai entendu, mais j'ai tout oublié ;

– je ne sais qu'une ou deux petites choses sans importance, il vaut mieux laisser tomber ;

– autrefois on croyait à tout ça, mais aujourd'hui c'est fini et les jeunes en rient, alors vous comprenez... ;

– vous allez donner l'impression que le Jura est un pays retardataire, une réserve d'Indiens, alors non ;

– ma famille ne veut pas que je parle de ces choses-là ;

– allez voir celui-là, il racontera mieux que moi.

Les histoires

Nous avons pu recueillir cent septante-cinq récits. Ce chiffre est plus élevé qu'en Valais (cent quarante histoires recueillies dans *Ces histoires qui meurent*) et qu'à Fribourg (cent quinze récits, dans *Contes et légendes de Fribourg*). Cela ne signifie toutefois pas que le patrimoine des contes serait mieux conservé au Jura. En réalité, j'ai plutôt eu l'impression du contraire. Rencontre après rencontre, j'ai mesuré l'ampleur du désastre. Si en Valais et dans le canton de Fribourg, il subsistait encore ici et là des récits de fées, de revenants, de diables, de lutins, d'animaux fantastiques, des légendes étiologiques, dans le canton du Jura, il m'a été pratiquement impossible d'en trouver, alors qu'ils ont bel et bien existé dans cette région, les travaux de Jules Surdez l'attestant formellement. Ayant le sentiment que le désert avait encore gagné plus de terrain ici que dans les deux autres cantons, je me suis alors attaché à sauvegarder les moindres restes de cette civilisation menacée et j'ai retenu des historiettes, des bribes que j'ai laissées de côté lors des précédentes recherches, étant donné l'abondance (toute relative) de récits plus élaborés.

Une autre particularité majeure des récits jurassiens est la présence massive des histoires de sorcellerie. Rares en Valais, nombreuses à Fribourg, elles sont très fréquentes au Jura. Tenues pour véridiques, elles ont bien résisté au passage du temps et sont restées étonnamment vivaces dans la mémoire des gens. Elles racontent un Jura où les sorts étaient une réalité connue de tous, qu'on y croie ou non. C'était une partie très importante du patrimoine commun. Aujourd'hui encore, des récits de sorcellerie récente circulent dans le pays, très secrètement. Les récits de secrets sont encore plus nombreux que les récits de sorcellerie, et aussi plus accessibles. Ils racontent des pratiques aujourd'hui toujours populaires au Jura.

Lors de mes recherches dans le canton du Jura, j'ai pu faire la même constatation qu'en Valais et à Fribourg, capitale pour la connaissance de la nature profonde des contes, à savoir que la plupart de ces histoires n'étaient pas des histoires aux yeux de mes interlocuteurs, qu'elles n'avaient rien d'imaginaire. Elles relataient des faits, des choses qui s'étaient passées. En conséquence, utiliser les mots *contes, légendes* pour nommer ces récits égarait mes interlocuteurs sur l'objet et le sens de mes recherches. Même des termes plus neutres comme *histoires, récits* induisaient en erreur. Mes interlocuteurs cherchaient en vain dans leur mémoire des histoires – ces fruits de l'invention qui racontent des faits imaginaires – sans penser à me livrer ces *fait vécus*, ces *choses qui s'étaient passées*, transmis sous forme de récits auxquels on croyait autant qu'à la réalité. *Contes, légendes, histoires, récits* étaient donc des vocables inappropriés pour parler de ces réalités, pire, de véritables contresens qui les dénaturaient, les vidaient de leur substance profonde: de vrai et réel, ça devenait fantaisie et faribole. Tous ces termes étaient déjà de l'autre côté de la barrière, du côté du doute et de la non-croyance.

Dans le même temps, j'ai été frappé de constater, comme à Fribourg et en Valais, que la plupart des personnes interrogées disaient n'accorder aucune valeur à ces histoires. Peut-être qu'un jour elles accéderaient au paradis de la considération, parées des couleurs somptueuses et rédemptrices du patrimoine et de la culture, mais pour l'instant elles étaient décriées et reniées, elles sentaient la crotte et le soufre. Symboles d'un passé dépassé, d'un âge de superstition, d'un monde isolé du monde. Il faut s'en débarrasser et, généralement, on ne voit pas la raison de mon intérêt pour ces vieilleries, ces billevesées, ces bêtises. Il m'a fallu à chaque fois faire un travail d'explication sur le sens de mon entreprise, manifester que je prenais au sérieux ces récits, qu'il valait la peine de les écouter attentivement, d'entendre ce qu'ils avaient à nous dire. Au bout d'un moment, je pouvais me rendre compte que cette attitude générale de décri des contes n'était souvent qu'une façade et une parade. En réalité, on connaît plus d'histoires qu'on ne le prétend, on y est attaché, on y croit, plus ou moins, tout en sachant que les temps ont changé, que les mentalités rationalistes condamnent avec virulence ces croyances taxées de superstition, et souvent les tournent en dérision. Alors on adopte ou on fait mine d'adopter ce point de vue pour ne pas apparaître arriéré. Et c'est ainsi que le monde rural et populaire se coupe de sa propre culture et pousse le saccage jusqu'à supprimer toute trace de ce

passé dans sa mémoire. Il croit et veut bien faire en reniant les croyances, les pratiques, les récits, l'imaginaire qui donnait un sens à la vie d'autrefois.

Le présent au passé

Au terme de ce voyage jurassien, je suis rentré à nouveau enchanté par cette plongée dans l'imaginaire collectif de nos ancêtres. Loin de pourchasser des bêtises, j'ai eu constamment le sentiment en écoutant ces récits d'être en présence d'une tentative de compréhension du monde, d'une sorte de philosophie populaire, qui tentait non seulement de penser les réalités les plus dures de ce bas monde, mais d'y apporter une parade concrète. De façon lancinante et fascinante, le mal, les malheurs, les maladies, les malédictions et les maléfices passent et repassent dans ces récits populaires. Et on en rit ou on en pleure, on guérit ou on meurt, on s'en prémunit ou on y tombe, de toute façon, on n'y échappe pas. Aussi, quoique les temps aient bien changé, les histoires d'autrefois continuent-elles à nous toucher : la question du mal et du malheur reste évidemment posée à chacun de nous et à toute société. La réponse d'aujourd'hui est peut-être différente de celle d'hier, mais l'interrogation est la même.

Philippe Grand

Discussion

R.-C. Schulé: J'aimerais revenir au problème d'authenticité à partir de ma collecte de récits auprès des gens en Valais. En quarante ans, je suis passée à plusieurs années d'intervalle et avec des moyens différents (notes, puis enregistrements) chez les mêmes personnes qui m'ont raconté les mêmes histoires. La forme avait beaucoup changé, le fond était le même. Les contes sont identifiés par leur filiation et non pas d'après le sujet. Aujourd'hui on ne racontera plus les choses qui pourraient paraître ridicules, à moins d'être assuré que ça ne passera ni à la radio ni ailleurs et que ça ne sera jamais donné sous son nom. Les vrais récits sont ceux dont on ne veut pas que ça se sache. C'est du vécu: on a peur du pouvoir maléfique de la personne mise en cause.

M. Terrapon (après avoir cité deux exemples personnels pour illustrer la question de l'authenticité, d'une part, et la liberté du conteur quant à la forme du récit, d'autre part): En fonction de l'auditoire, de la saison ou d'autres éléments, le conteur se permet des rajouts, des digressions. La comparaison d'un même récit recueilli par Philippe Grand pour la télévision et moi pour la radio laisse apparaître des différences sensibles. Et pourtant dans le fond, c'est exactement la même chose.

E. Montelle: Une chose est nécessaire, c'est entrer dans la confiance de celui qu'on écoute. Parfois même, avant de me parler, des gens m'ont fait subir un genre d'épreuve. Le magnétophone ou la caméra de télévision peuvent aussi bloquer les gens. En ce qui concerne les contes dans le Jura, j'ai pu en entendre racontés par des personnes d'une cinquantaine d'années, mises en confiance. La même personne m'a parlé du chien noir de Lajoux, puis raconté le conte de l'enfant et du serpent. Ces histoires étaient dites vraies. Elles étaient dites vraies parce que transmises par les grand-mères... qui ne disent pas de mensonges, n'est-ce pas?

P. Grand: On peut récolter des bribes de contes, trouver des gens qui ont entendu raconter, mais un véritable conteur qui raconte spontanément, régulièrement dans le cadre familial, je n'en ai pas trouvé. Je ne dis pas qu'il n'existe pas, car je n'ai cherché que pendant quelques semaines. Peut-être qu'en cherchant pendant une année dans tous les recoins du Jura, on peut imaginer en trouver. Mais, j'en doute.

G. Lovis: Pourquoi a-t-on surtout abandonné le fantastique et le merveilleux, c'est-à-dire l'aspect imaginaire? On a gardé les relations humaines: la sorcellerie, les secrets. Ce sont des histoires plus ou moins personnelles. Pourquoi le répertoire fantastique a-t-il disparu en premier? Qui pourrait répondre?

M. Terrapon: A quel moment a-t-on vu apparaître des conteurs «professionnels»? J'ai l'impression qu'autrefois, ceux qui racontaient le mieux, c'était ceux qui étaient les plus proches – sentimentalement parlant – de ceux qui écoutaient; dans chaque famille, il y avait au moins un, si ce n'est plusieurs conteurs qui se relayaient et transmettaient les histoires à travers les générations. C'est cela qu'il nous est très difficile de repérer, et qui fait peut-être la différence entre le conte devenu un objet déterminé et la culture populaire.

B. Crettaz: Aujourd'hui, à propos des livres que Philippe Grand et moi avons publiés sur les contes et légendes du Valais, de Fribourg et du Jura, je m'interroge: avions-nous raison et quelles étaient nos motivations? Après les émissions sur le Jura, il s'est trouvé un certain nombre de Jurassiens – comme en Valais, comme à Fribourg – pour être gênés de l'image un peu archaïque, négative qui était donnée du canton. Mais je crois qu'il y a d'autres raisons. Mme Schulé a dit une chose capitale: elle a entendu des choses qu'elle avait promis de ne pas sortir. Tout à l'heure, vous nous direz de quel genre d'histoires il s'agit. Pour notre part (Grand, Terrapon et moi), nous étions dans la situation suivante: nos parents nous disaient cela. Mais, nous sentions d'une part le mépris qu'il y avait sur ces histoires et d'autre part la trahison qu'il y aurait à les donner dehors. Notre première réaction fut de dire: luttons contre le mépris avec le prestigieux instrument de valorisation qu'est la télévision. Mais nous avions conscience que peut-être nous trahissions une sorte de patrimoine. Je voudrais aller plus loin. En arrivant avec ces deux instruments que sont la télévision et le livre, est-ce que nous n'avons pas été les acteurs d'un artifice; est-ce que nous n'avons pas fabriqué des conteurs? A propos des très nombreuses histoires de sorcellerie trouvées par Philippe Grand, on peut se demander s'il n'y a pas un phénomène récent de mode médiatique, encore accentué dans le Jura par toute l'histoire autour de l'abbé Schindelholz. Quant à l'attitude de fond à adopter à l'égard des contes, comme d'autres domaines du patrimoine, je voudrais vous faire part de ma contradiction: faut-il lutter contre le sentiment de moquerie ou vaut-il mieux garder le secret?

R.-C. Schulé: Ce n'est pas la peur de la moquerie qui a incité certaines personnes à exiger le secret, mais le respect envers les descendants, vivant encore au village, des personnes impliquées dans les histoires, pourtant souvent très banales. Par contre, il arrive que des gens me demandent si l'enregistrement passera à la radio; si je dis non, ils disent alors qu'ils n'ont pas le temps. Autre chose: à vingt ans d'intervalle, les mêmes personnes ne voulaient plus raconter les mêmes récits, parce que les enfants avaient de la bibliothèque scolaire des contes bien plus jolis. Avant l'apparition de la télévision, les livres de contes – avec des illustrations merveilleuses – ont contribué à la disparition des conteurs traditionnels.

E. Schulé: Une remarque générale: au fond, la démarche des gens de radio et de télévision est de voir ce qui existe encore et quelle valeur attribuer aux documents. Cinquante ans après Surdez, le problème reste le même. A M. Grand, j'aimerais dire que la télévision peut valoriser le conte, mais aussi aller à l'encontre de la sphère personnelle, dans le sens que certaines choses ne doivent pas être dites. Ce que vous avez recueilli, c'est ce qu'on a bien voulu vous dire dans cette situation. Et pourquoi n'y a-t-il pas de conteurs? Parce qu'il n'y a plus la situation dans laquelle un conteur puisse fonctionner: les veillées, c'est fini!

A. Bandelier: Deux remarques comme historien. Je suis perplexe quant à la représentativité – pour maintenant et pour le passé – de ce qu'on est en train de recueillir. Les historiens ne se sont pas encore posé la question de l'importance de ce matériau. Et actuellement, si vous ne trouvez pas de conteurs, c'est que vous ne cherchez pas les vrais conteurs. Pour moi, les vrais conteurs sont peut-être ceux qui racontent la Deuxième Guerre mondiale, mais pas tellement les contes à la Surdez.